

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 48

Artikel: Petits soupers
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197857>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cette constatation l'ennuie.
 Il s'en ouvre à sa femme.
 — Il me manque trois cents francs pour payer la traite Robichard, lui dit-il.
 — Te voilà bien embarrassé, répond Mme Savonot; tu les trouveras facilement: nous avons assez d'amis qui seront enchantés de nous rendre service.
 — D'autant plus, répond Savonot, que ce n'est que pour quelques jours.
 — Va au plus près, chez les Duru, ils s'empres- seront de te les donner.
 Savonot n'a jamais rien emprunté. Il n'est pas rassuré. Il a tellement entendu dire que lorsque l'on a besoin d'argent, tous les amis vous ferment leur bourse, qu'il craint un refus.
 Il se rend chez les Duru.
 Ce sont des amis: leurs femmes ont été camara- des de pension; ils se voient journellement, dînent chez l'un chez l'autre. Duru occupe une haute situation financière; il est impossible qu'il n'accueille pas sa demande.
 On introduit Savonot.
 — Ah! c'est vous, mon cher ami! s'écrie Duru; quel heureux hasard me procure le plaisir de votre visite?
 — Ce n'est pas le hasard.
 — Vous avez quelque chose à me dire, tant mieux! Justement, ma femme s'habille pour aller voir la vôtre.
 — Je viens vous prier de me rendre un petit ser- vice, dit Savonot mis à l'aise par cet accueil.
 — Avec le plus grand plaisir; vous voulez peut- être que je vous prête ma voiture?
 — Non, je vous remercie.
 — Elle est en réparation en ce moment.
 — J'ai une traite à payer demain; il me manque trois cents francs: je viens vous les demander sans façon.
 — Je vous sais infiniment gré d'avoir pensé à moi dans cette circonstance, dit Duru, l'air gêné.
 — Je vous les rendrai dans quelques jours.
 — La question n'est pas là.
 — Je suis venu au plus près.
 — Et vous avez bien fait. Vous me voyez désolé de ne pouvoir vous être agréable; j'ai envoyé tout mon argent disponible hier à mon beau-frère pour acheter une maison de campagne. Comme cela tombe mal! Croyez à tous mes regrets: c'est ma femme qui va être furieuse!
 — Je regrette de vous avoir dérangé.
 — Pas du tout! Vous auriez dû me prévenir. Si vous étiez venu hier; c'est toujours comme cela! Madame Savonot est toujours en bonne santé?
 — Toujours, merci, dit Savonot qui se retire cruellement désappointé.
 C'est donc vrai, se dit-il, on n'a des amis que lorsque l'on n'a besoin de rien.
 Allons chez un autre.
 Il se rend chez les Beauvert, des industriels.
 J'espère que celui-là ne voudra pas me refuser, se dit Savonot.
 C'est Mme Beauvert qui le reçoit.
 — Monsieur Savonot! s'écrie-t-elle, je suis bien heureuse de vous voir. Nous parlions de vous avec mon mari, ce matin; il veut vous montrer des bi- belots qu'il a achetés.
 — Beauvert n'est pas là?
 — Non, mais il ne va pas tarder à rentrer. Peut- on savoir?...
 — Je viens le prier de me rendre un petit service.
 — Il sera enchanté de le faire.
 — Je n'en doute pas. Il me manque trois cents francs pour payer une traite: je viens vous les em- prunter.
 Mme Beauvert devient sérieuse.
 — Comme c'est ennuyeux que mon mari ne soit pas là, dit-elle; je ne me m'occupe pas des affaires; je n'ai pas d'argent; vous savez, les femmes...
 — Je comprends cela.
 — C'est mon mari qui a la clef de la caisse. Je l'entends qui rentre; je vais le prévenir.
 Elle court au devant de son mari.
 — Monsieur Savonot vient l'emprunter de l'ar- gent, lui dit-elle à voix basse; dis-lui que tu n'en as pas.
 — Tranquillise-toi, répond Beauvert.
 — Trois cents francs! C'est louche.
 Beauvert tend la main à Savonot.
 — Ce cher Savonot; quel bon vent vous amène?
 — Ce n'est pas un bon vent; je viens vous de- mander un service.
 — Au contraire!

— Je viens vous prier de me prêter trois cents francs pour quelques jours.
 Beauvert paraît désespéré.
 — C'est comme un fait exprès! s'écrie-t-il: ma femme a payé sa couturière; il ne me reste pas cin- quante francs à la maison.
 C'est toujours comme cela!
 — C'est toujours comme cela, répète amèrement Savonot.
 — Si vous étiez venu il y a deux jours, cela ne souffrait aucune difficulté. Je suis désolé de ce con- tretemps. Vous savez, mon cher Savonot, que ce sera toujours pour moi un véritable plaisir que de vous être agréable. Je ne peux pas vous offrir cin- quante francs.
 — Je ne voudrais pas vous gêner.
 — Ah! que je suis ennuyé!
 — Je n'en doute pas; adieu, dit Savonot qui se retire accompagné par Beauvert, qui le comble de protestations d'amitié.
 Savonot ne peut pas en croire ses oreilles; il se demande s'il n'est pas le jouet d'un rêve.
 Il passe devant un grand restaurant dont il con- naît intimement le propriétaire; il est un de ses bons clients.
 Allons voir Lefour, se dit-il; peut-être qu'il ne me refusera pas ce petit service.
 Il est trois heures, le restaurant est vide; les garçons apprennent les tables pour le soir.
 Mme Lefour est au comptoir.
 — Monsieur Savonot, dit-elle; quel plaisir de vous voir; vous allez toujours bien?
 — Très bien, madame, je vous remercie; mon- sieur Lefour n'est pas là?
 — Il est à la cave; je vais le chercher.
 Elle va trouver son mari.
 — C'est monsieur Savonot, lui dit-elle; sans doute, il vient te commander un dîner.
 Le restaurateur accourt.
 Il serre les mains de Savonot.
 — Vous voulez me parler? interroge-t-il.
 — Je viens vous prier de me rendre un petit ser- vice en passant.
 Lefour prend une attitude circonspecte.
 — Mais, certainement, avec plaisir.
 — Je viens vous demander trois cents francs pour quelques jours; j'ai une traite à payer.
 — C'est de la déveine! s'écrie Lefour; il y a une heure, j'ai payé une traite, je n'ai plus d'argent et, vous savez, les affaires vont si mal.
 — On ne mange plus? demande Savonot.
 — Si, mais on ne fait plus d'extra; nous n'avons de bénéfices que sur les extra. Les temps sont durs.
 — Je m'en aperçois.
 — Si vous étiez venu seulement une heure plus tôt.
 — Il faut toujours venir une heure plus tôt, dit Sa- vonot.
 — Quand on veut rendre service, il y a toujours un empêchement.
 — Toujours, répète Savonot; adieu!
 Il va chez une dizaine d'amis, partout il éprouve un refus.
 La bonne leçon, se dit-il; elle vaut bien trois cents francs.
 Il heurte un promeneur sur le boulevard.
 — Tiens, c'est Savonot, dit le promeneur; com- ment vas-tu?
 C'est un ami de collège qu'il ne fréquente pas, un photographe.
 — Tu ne viens jamais me voir, reprend l'ami; tu as de si belles relations que tu me laisses.
 — Elles sont jolies les belles relations! s'écrie Savonot avec amertume.
 — Tu as des ennuis?
 Savonot dont le cœur déborde s'épanche dans le sein du photographe.
 — Et tu n'as pas pensé à moi! il est vrai que je ne compte pas.
 — Ne m'accable pas.
 — Viens à la maison, ma femme sera bien con- tente de te voir; nous parlons souvent de toi. C'est bien le diable si nous ne trouvons pas trois cents francs.
 — J'allais emprunter cette somme à un établisse- ment de crédit.
 — Je ne te le permets pas.
 Savonot suit le photographe, il habite une sixième; sa femme, une gentille petite brune, le reçoit cor- dialement.
 Le photographe ouvre un secrétaire.

— Je savais bien qu'il y avait trois cents francs; prends-les, dit-il à Savonot.
 — J'accepte, dit Savonot ému; tu es un ami, toi, je ne l'oublierai jamais.
 Savonot a fermé sa porte; il ne reçoit plus que le photographe.
 Eugène FOURRIER.

Le train le plus rapide du monde. — C'est le rapide de Paris à Amiens, — ainsi qu'il ré- sulte d'une étude publiée dans *The Engineer*, par un ingénieur anglais, M. Rous Marten.

Ce train couvre, en effet, une distance de 130 kilo- mètres en 1 heure 21 minutes, ce qui donne du 95 kilomètres à l'heure. Vient ensuite l'express de Paris-Saint-Quentin, qui met 100 minutes pour faire 152 kilomètres, et le rapide Paris-Bordeaux, qui ac- complit un trajet de plus de 580 kilomètres en 6 heures 42 minutes (arrêts compris).

L'Angleterre n'a rien qui égale ces vitesses fan- tastiques.

Au contraire, les trains d'Exeter à Londres ou de Douvres à Londres mettent aujourd'hui *plus de temps qu'il y a quinze ans* pour accomplir leur trajet.

D'après les calculs de M. Rous Marten, la plus grande vitesse des trains, il y a quinze ans, attein- gnait 85 kilomètres à l'heure. Donc, en quinze années, on a obtenu un accroissement de vitesse de 40 kilomètres à l'heure.

Le tour du monde en trente jours. — Lorsque le chemin de fer transsibérien sera défini- tivement ouvert à la circulation, dans le courant de l'année 1901, voici, d'après le Ministère des voies et communications, de Russie, le nombre de jours qu'exigera le tour du monde par les moyens de lo- comotion rapide de terre et de mer.

De Brème à St-Petersbourg par chemin de fer; 4 jour et demi.

De Saint-Petersbourg à Vladivostock, par le trans- sibérien: 40 jours.

De Vladivostock, à San-Francisco, par paquebot: 40 jours.

De San-Francisco à New-York, par chemin de fer; 4 jours et demi.

De New-York à Brème, par transatlantique: 7 jours.

Cela ferait, au total, 33 jours.

Mais il faut tenir compte que ce calcul est fait en donnant au transsibérien une vitesse de 48 kilomè- tres à l'heure, qui sera un jour facilement doublée.

De sorte que, dans un avenir prochain, on pourra faire facilement, en 30 jours, le tour de l'hémi- sphère nord de notre planète.

Petits soupers.

L'autre jour, quelques amis se donnaient rendez-vous chez l'un d'eux.

— Eh bien, je vous attends dimanche, dit ce dernier, vous viendrez manger ma soupe, là, sans façon, « à la bonne franquette »: mon dî- ner de tous les jours; c'est bien entendu.

— Bien entendu, autrement nous n'accepte- rions pas.

Ceci amena tout naturellement la conversa- tion générale sur les bonnes habitudes d'au- trefois, où l'on s'invitait sans dérangement pour celui qui recevait, sans gêne pour celui qui était reçu.

Chacun reconnaît qu'aujourd'hui ce n'est plus ça, et qu'on ne sait pas faire la moindre invitation sans « mettre tout par les écuelles ». On vous dit: « C'est sans cérémonie, nous ne mettrons rien de plus que quand nous som- mes seuls, en famille ».

Sur ce, vous acceptez. Mais quand vous ar- rivez, vous ne tardez pas à vous apercevoir qu'on n'a pas tenu parole, et qu'il y a tout un branle-bas dans la maison.

En ouvrant la porte, des fumets variés flat- tent votre odorat; le parquet des corridors est fraîchement ciré, tout y est en ordre; les vieux habits, les chapeaux, les cannes et les para- pluies, encore surpendus aux crochets dans l'après-midi, ont complètement disparu. Pas un coin sombre; des lampes partout; c'est une vraie illumination.

La cuisinière, les mains noircies, les joues en feu, le béret en arrière, s'agite, se démène comme un diable dans sa cuisine: tout frit, chante, crépite ou mitonne dans les casseroles.

Sans en avoir l'air, madame n'est pas moins affairée; elle nous reçoit avec un calme apparent, mais elle a hâte de nous voir passer au salon pour pouvoir vaquer à ses petits préparatifs. Elle sort du buffet de service ses plus beaux verres de cristal, ses plus beaux couverts, sa vaisselle la plus fraîche, ainsi que ses mignonnes tasses à café, dont on se garderait bien de se servir en temps ordinaire.

Le mari — cet ami qui doit vous recevoir sans façon — vous sert un apéritif et vous met sous les yeux quelques bibelots, quelque album photographique pour vous distraire un peu en attendant que le dîner soit servi. Puis il ne tarde pas à vous échapper pour descendre au cellier choisir lui-même ses meilleurs vins, ou s'informer à la cuisine si tout est en règle, si tout sera cuit à point, si le plat de résistance fera bon effet.

Et renseigné sur tout, il vous rejoint au salon comme quelqu'un qui vient de quitter le travail pour prendre son repas, sans se demander ce qu'il y aura sur la table. C'est bien naturel, du reste, puisqu'il est convenu qu'il vous recevra sans façon, avec le menu de tous les jours... avec du « réchauffé » peut-être.

Quoique bien jouée, cette petite comédie ne donne point le change à l'invité. Aussi, quand son tour viendra, il agira de même; que dis-je? il fera mieux encore. Depuis deux jours il se demande déjà si sa cave est assez bien garnie, si les vins sont assez variés et s'il ne pourrait pas vous offrir quelque vieille bouteille à sensation, quelque chose qui surpasse en âge, en finesse, en fumet, tout ce qui lui a été offert l'autre soir.

Madame, de son côté, est allée chez le marchand de volaille et chez son boucher se pourvoir de quelques pièces de premier choix, qui forceront nécessairement l'invité à s'écrier: « Diable! je ne pourrais pas vous recevoir ainsi chez moi!... C'est parfait, distingué, délicieux! »

Alors monsieur et madame seront contents!

Et voilà comment on arrange aujourd'hui les choses entre amis; — ou plutôt voilà comment on les gâte.

Certes, on peut bien, en cela, regretter le bon vieux temps, ce temps où l'on s'invitait très fréquemment parce qu'on pouvait le faire sans dérangement, n'ayant pour principal but que le plaisir d'être réunis.

Aujourd'hui, on se voit moins, on se fréquente moins, on s'invite moins, parce que... disons le mot: ça coûte trop cher! L. M.

Annonce extraite textuellement du *Nouvel-iste Vaudois* du 11 mars 1801:

Un veuf de Payerne, qui n'a pas encore atteint l'âge de 40 ans, épris pour une seconde fois de l'amour conjugal, mais dont l'humeur du sexe de cette ville ne lui plaît plus, désirerait trouver une femme dans le Pays de Vaud. Il n'exigerait d'elle que d'être un peu laborieuse, capable de raccommoier son linge et faire son ménage, sans exiger trop de fortune; elle peut être assurée d'avance qu'elle jouira de tous les plaisirs et douceurs que peuvent goûter deux époux heureux. Et comme il ne voudrait tromper personne, il déclare d'avance qu'il est un peu sourd, incommoité pour laquelle sa femme sera amplement dédommée et s'y accoutumera aisément.

« On peut s'adresser franco, pour plus amples informations, au citoyen Daniel Mollon, à Payerne, qui indiquera en même temps le nom du veuf. »

Pour arrêter les saignements de nez et le sang d'une coupure. — Un remède simple et pouvant se trouver facilement sous la main pour arrêter les saignements de nez et le sang répandu trop abondamment par les coupures:

Un accident vient-il à se produire, coupures ou hémorragies nasales, vous prenez un peu d'alun et vous en saupoudrez la plaie si c'est une blessure, ou vous prisez la poudre d'alun si c'est un saignement de nez. C'est un remède qu'il est facile d'avoir toujours chez soi; il n'est pas dangereux, il est prompt à préparer, et ses résultats sont rapides.

(Science pratique.)

Salade. — Pour toutes les préparations où l'on fait entrer du vinaigre et du sel, il y a avantage à dissoudre d'abord le sel qui se répartit bien plus uniformément. Ainsi, pour bien réussir une salade, il faut d'abord mettre le vinaigre au fond du saladier; puis ajouter le sel en l'écrasant pour le faire fondre plus vite. On verse alors l'huile, et, enfin, on ajoute le poivre en le faisant tomber dans l'huile qui le mouille très promptement. On remue vivement le mélange, on ajoute la salade et on retourne. Quand il s'agit d'une salade de légumes (pommes de terre, etc.), il est nécessaire de mouiller d'abord les légumes avec un peu de vin blanc: autrement les légumes absorberaient tout de suite le vinaigre.

(Science pratique.)

Pour donner un bon goût à la viande de lapin. — On conseille de donner aux lapins que l'on veut tuer des feuilles de céleri dont ils sont très friands et cela quelques jours avant l'abatage. Le céleri donne à la chair un goût relevé très apprécié.

(Science pratique.)

L'*Almanach des chemins de fer du Jura-Simplon*, qui vient de paraître, est très intéressant. Outre les pronostics météorologiques de M. Jules Capré, pour chaque mois de l'année, et dont chacun pourra faire son profit, nous y remarquons nombre de pages attrayantes. Il nous suffira de citer: Le percement du Simplon. — Eug. Rambert et l'étude des Alpes. — Le chemin de fer Pont-Sentier-Brasus. — Les patois romands. — L'année 1800. — Un village suisse à Paris, etc., etc. — On se procure cet almanach, qui a une charmante couverture illustrée, pour la modique somme de 30 centimes.

Le Foyer romand pour 1900, vient de paraître à la librairie F. Payot, à laquelle nous devons déjà tant de publications intéressantes. On sait que le Foyer romand est un délicieux recueil, qui est de plus en plus goûté; d'année en année, nous le voyons revenir avec un nouveau choix de morceaux dus à la plume de nos meilleurs écrivains de la Suisse romande. C'est là une lecture des plus agréables, qui convient à tous les âges et qui peut être mise dans toutes les mains; aussi la collection de ce charmant ouvrage a-t-elle pris sa place depuis longtemps dans toutes les bibliothèques de famille. Nos félicitations à l'éditeur.

Un de nos abonnés de Lutry nous communique un bulletin électoral de 1820, qui nous donne un curieux exemple des mœurs électorales de l'époque, ainsi que de la sincérité des électeurs.

Ce bulletin imprimé porte ce qui suit:

1820	
Tour	(Ecusson.)
LUTRY	
Cercle de	
Je nomme celui que je crois le plus éclairé, le plus honnête et le plus propre à la place de Membre du Grand-Conseil, le Citoyen	

On voit que l'électeur n'avait plus qu'à ajouter à la plume le nom du citoyen auquel il donnait son suffrage.

La formule contenue dans ce bulletin: « Je nomme celui que je crois le plus honnête, etc. » se retrouve aujourd'hui dans la promesse qui

doit être solennisée par les membres du Grand Conseil et les membres du Conseil d'Etat à leur entrée en fonctions.

THÉÂTRE. — *Séraphine*, de Sardou, a été jouée jeudi devant une salle bien garnie, qui a beaucoup applaudi. Mme Person a interprété d'une façon remarquable le rôle de Séraphine. Excellents aussi, Mme Loiseau, MM. Bulle, Darcourt, Fillod et surtout M. Perron. — Demain, dimanche, **Le Maître de forges**, pièce en quatre actes et cinq tableaux, par M. Georges Ohnet. — Rideau à 8 heures.

Samedi prochain, au Théâtre, soirée annuelle de la **Société des Jeunes commerçants**. Programme très varié, dans lequel figure, entr'autres, une saynète vaudoise inédite, par...: *Le mariage de Jean-Pierre*. On dit grand bien de cette saynète. L'action se passe dans le Pays-d'Enhaut, au bon temps où nos montagnards étaient encore fidèles aux traditionnels et gracieux costumes locaux. C'est une « première », qui aura sans aucun doute grand succès.

Boutades.

Une bonne vieille histoire: Certain officier d'état civil en train d'établir la liste des futures recrues de la commune, croit que l'une d'elles, un émigré, a passé de vie à trépas. Il inscrit donc en regard du nom le mot *mort*. Sur l'observation qui lui est faite que le jeune homme pourrait bien être encore vivant, il modifie son annotation ainsi: *mort par erreur*. Apprenant depuis que le futur conscrit est bien parti pour un monde meilleur, il complète comme suit l'adjonction: *remort*.

Chez le marchand de vins:

On parle de deux vieux ivrognes qu'unit la plus étroite amitié.

— Alors, c'est sérieux cette affection?

— Parbleu! un sentiment qui a vingt ans de bouteille.

Un monsieur trempé comme une soupe, s'adresse à deux agents de ronde et, d'une voix exaspérée:

— Voyez dans quel état on m'a mis, s'écrie-t-il.

— Qui cela? demande un des agents.

— Quelqu'un qui demeure dans cette maison, et qui m'a jeté une cuvette pleine d'eau.

— Ce n'est que de l'eau?

— Heureusement.

— Alors de quoi vous plaignez-vous? passez votre chemin.

L'autre jour, un monsieur très superstitieux assistait à un dîner réunissant treize personnes.

— Treize! s'écria-t-il soudain... Nous sommes treize!

— Eh bien?

— Un de nous mourra certainement avant les autres.

L. MONNET.

Le docteur DUCHESNE, de Paris, écrit: « Décidément, les **Pilules hématogènes** du docteur Vindevozel sont pour moi le médicament par excellence dans toutes les convalescences. Lors d'une épidémie d'influenza je me suis toujours parfaitement trouvé de les avoir employées: les résultats escomptés ont toujours été rapides et m'ont donné complète satisfaction. »

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

AGENDAS DE BUREAUX

POUR 1900

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.